

Nietzsche and Foucault

French texts:

- Michel Foucault, *Nietzsche, la généalogie, l'histoire*, dans *Dits et écrits 2*, Paris, Gallimard, 1994, p. 136-156
- Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Avant-propos, §§ 1-8

English texts:

- Michel Foucault, *Nietzsche, Genealogy, History*, in *The Foucault Reader*, New York, Pantheon Books, 1984, pp. 76-100
- Friedrich Nietzsche, *On the Genealogy of Morality*, Preface, §§ 1-8

1971

84 Nietzsche, la généalogie, l'histoire

< Nietzsche, la généalogie, l'histoire >, *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, P.U.F., coll. « Épiméthée », 1971, pp. 145-172.

1) La généalogie est grise; elle est méticuleuse et patiemment documentaire. Elle travaille sur des parchemins embrouillés, grattés, plusieurs fois récrits.

Paul Ree a tort, comme les Anglais, de décrire des genèses linéaires — d'ordonner, par exemple, au seul souci de l'utile, toute l'histoire de la morale : comme si les mots avaient gardé leur sens, les désirs, leur direction, les idées, leur logique; comme si ce monde des choses dites et voulues n'avait pas connu invasions, luttes, raptines, déguisements, ruses. De là, pour la généalogie, une indispensible retenue : repêcher la singularité des événements, hors de toute finalité monotone; les guetter là où on les attend le moins et dans ce qui passe pour n'avoir point d'histoire — les sentiments, l'amour, la conscience, les instincts; saisir leur retour, non point pour tracer la courbe lente d'une évolution, mais pour retrouver les différentes scènes où ils ont joué des rôles différents; définir même le point de leur lacune, le moment où ils n'ont pas eu lieu (Platon à Syracuse n'est pas devenu Mahomet...).

La généalogie exige donc la minutie du savoir, un grand nombre de matériaux entassés, de la patience. Ses « monuments cyclopiens »¹, elle ne doit pas les bâtir à coup de « grandes erreurs bienfaisantes », mais de « petites vérités sans apparence, établies par une méthode sévère »². Bref, un certain acharnement dans l'étude et profonde du philosophe ne s'oppose pas à l'histoire comme la vue altière s'oppose au contraire au déploiement métahistorique des significa-

tions idéales et des indéfinies téléologies. Elle s'oppose à la recherche de l'« origine ».

2) On trouve chez Nietzsche deux emplois du mot *Ursprung*. L'un n'est pas marqué : on le rencontre en alternance avec des termes comme *Entstehung*, *Herkunft*, *Abkunft*, *Geburt*. La *Généalogie de la morale*, par exemple, parle aussi bien, à propos du devoir ou du sentiment de la faute, de leur *Entstehung* ou de leur *Ursprung*¹; dans *Le Gai Savoir*, il est question, à propos de la logique et de la connaissance, soit d'une *Ursprung*, soit d'une *Entstehung*, soit d'une *Herkunft*².

L'autre emploi du mot est marqué. Il arrive en effet que Nietzsche le place en opposition à un autre terme : le premier paragraphe d'*Humain, trop humain* met face à face l'origine miraculeuse (*Wunderursprung*) que cherche la métaphysique, et les analyses d'une philosophie historique, qui, elle, pose des questions *über Herkunft und Anfang*. Il arrive aussi que *Ursprung* soit utilisé sur un mode ironique et déceuté. En quoi, par exemple, consiste ce fondement originaire (*Ursprung*) de la morale qu'on cherche depuis Platon? « En d'horribles peitres conclusions. *Pudenda origo* ? » Ou bien encore : où fait-il chercher cette origine de la religion (*Ursprung*) que Schopenhauer plaçait dans un certain sentiment métaphysique de l'au-delà? Tout simplement dans une invention (*Erfindung*), dans un tour de passe-passe, dans un artifice (*Kunststück*), dans un secret de fabrication, dans un procédé de magie noire, dans le travail des *Schwarzkünstler*⁴.

Pour l'usage de tous ces mots, et pour les jeux propres au terme *Ursprung*, l'un des textes les plus significatifs est l'avant-propos de la *Généalogie*. Au début du texte, l'objet de la recherche est défini comme l'origine des préjugés moraux; le terme alors utilisé est *Herkunft*. Puis Nietzsche revient en arrière, fait l'historique de cette enquête dans sa propre vie; il rappelle le temps où il « calligraphiar » la philosophie et où il se demandait s'il fallait attribuer à Dieu l'origine du mal. Question qui le fait sourire maintenant et dont il dit justement que c'était une recherche d'*Ursprung*; même mot pour caractériser un peu plus loin le travail de Paul Ree⁵. Puis il évoque les analyses proprement nietzschéennes qui ont commencé

1. *La Généalogie de la morale*, II, § 6 et § 8.

2. *Le Gai Savoir*, 110, 111, 300.

3. *Aurore*, § 102.

4. *Le Gai Savoir*, § 151 et § 353. De même dans *Aurore*, § 62; *Généalogie*, I, § 14. *La Génésisselle des idées*, « Les grandes erreurs », § 7.

5. L'ouvrage de P. Ree s'appelle *Ursprung der moralischen Empfindungen*.

avec *Humain, trop humain*; pour les caractériser, il parle de *Herkenf-hypothese*. Or ici l'emploi du mot *Herkenf* n'est sans doute pas arbitraire : il sert à désigner plusieurs textes de *Humain, trop humain* consacrés à l'origine de la moralité, de l'ascèse, de la justice et du châtiment. Et, pourtant, dans tous ces développements, le mot qui avait été utilisé alors était *Uryprung*¹. Comme si, à l'époque de *La Généalogie*, et en ce point du texte, Nietzsche voulait faire valoir une opposition entre *Herkenf* et *Uryprung*, qu'il n'avait pas fait jouer quelque dix ans auparavant. Mais, aussitôt après l'utilisation spécifiée de ces deux termes, Nietzsche revient, dans les derniers paragraphes de l'avant-propos, à un usage neutre et équivalent².

Pourquoi Nietzsche généalogiste recuse-t-il, au moins en certaines occasions, la recherche de l'origine (*Uryprung*)? Parce que d'abord on s'efforce d'y recueillir l'essence exacte de la chose, sa possibilité la plus pure, son identité soigneusement repliée sur elle-même, sa forme immobile et antérieure à tout ce qui est externe, accidentel et successif. Rechercher une telle origine, c'est essayer de retrouver « ce qui était déjà »; le « cela même » d'une image exactement adéquate à soi; c'est tenir pour aventurées toutes les péripéties qui ont pu avoir lieu, toutes les ruses et tous les déguisements; c'est entreprendre de lever tous les masques, pour dévoiler enfin une identité première. Or, si le généalogiste prend soin d'écouter l'histoire plutôt que d'ajouter foi à la métaphysique, qu'apprend-il? Que derrière les choses il y a « tout autre chose » : non point leur secret essentiel et sans date, mais le secret qu'elles sont sans essence, ou que leur essence fut construite pièce à pièce à partir de figures qui lui étaient étrangères. La raison? Mais elle est née d'une façon tout à fait « raisonnable » — du hasard³. L'attachement à la vérité et la rigueur des méthodes scientifiques? De la passion des savants, de leur haine réciproque, de leurs discussions fanatiques et toujours reprises, du besoin de l'emporter — armes lentement forgées au long des luttes personnelles⁴. Et la liberté, serait-elle, à la racine de l'homme, ce qui le lie à l'être et à la vérité? En fait, elle n'est qu'une « invention des classes dirigeantes »⁵. Ce qu'on trouve, au commencement historique des choses, ce n'est pas l'identité encore préservée de leur origine — c'est la discorde des autres choses, c'est le disparate.

1. Dans *Humain, trop humain*, l'aphorisme 92 s'intitule *Uryprung der Genealogie*.
 2. Dans le texte même de la *Généalogie*, *Uryprung* et *Herkenf* sont employés à plusieurs reprises de manière à peu près équivalente (I, 2; II, 8, 11, 12, 16, 17).
 3. *Aurore*, § 123.
 4. *Humain, trop humain*, § 34.
 5. *Le Voyageur et son ombre*, § 9.

L'histoire apprend aussi à rire des solennités de l'origine. La haute origine, c'est la « surpousse métaphysique qui se refait jour dans la conception qu'au commencement de toutes choses se trouve ce qu'il y a de plus précieux et de plus essentiel »¹ : on aime à croire qu'à leur début les choses étaient en leur perfection; qu'elles sortirent éblouantes des mains du créateur, ou dans la lumière sans ombre du premier matin. L'origine est toujours avant la chute, avant le corps, avant le monde et le temps; elle est du côté des dieux, et à la raconter on chante toujours une théogonie. Mais le commencement historique est bas. Non pas au sens de modeste, ou de discret comme le pas de la colombe, mais dérisoire, ironique, propre à défaire toutes les infatigations : « On chercherait à éveiller le sentiment de la souveraineté de l'homme, en montrant sa naissance divine : cela est devenu maintenant un chemin interdit; car à sa porte il y a le singe². » L'homme a commencé par la grimace de ce qu'il allait devenir; Zarathoustra lui-même aura son singe qui sautera derrière lui et tirera le pan de son vêtement.

Enfin, dernier postulat de l'origine, lié aux deux premiers : elle serait le lieu de la vérité. Point absolument reculé, et antérieur à toute connaissance positive, c'est elle qui rendrait possible un savoir qui pourrait la recouvrir, et ne cesse, dans son bavardage, de la méconnaître; elle serait à cette articulation inévitablement perdue où la vérité des choses se noue à une vérité du discours qui l'obscurcit aussitôt et la perd. Nouvelle cruauté de l'histoire qui contraint d'inverser le rapport et d'abandonner la quête « adolescente » : derrière la vérité, toujours récente, avare et mesurée, il y a la prolifération millénaire des erreurs. Ne croyons plus « que la vérité demeure en vérité, quand on lui attache le voile; nous avons assez vécu pour en être persuadés³. La vérité, sorte d'erreur qui a pour elle de ne pouvoir être réfutée, sans doute parce que la longue cuisson de l'histoire l'a rendue inaltérable⁴. Et, d'ailleurs, la question même de la vérité, le droit qu'elle se donne de réfuter l'erreur ou de s'opposer à l'apparence, la manière dont tour à tour elle fut accessible aux sages, puis réservée aux seuls hommes de piété, ensuite retirée dans un monde hors d'atteinte où elle joua à la fois le rôle de la consolation et de l'imprécatif, rejetée enfin comme idée inutile, superflue, partout contredite, tout cela n'est-ce pas une his-

1. *Ibid.*, § 3.
 2. *Aurore*, § 49.
 3. Nietzsche contre Wagner, P. 99. (Nietzsche contre Wagner. Dossier d'un psychologue, trad. J.-C. Hémery, in *Œuvres philologiques complètes*, Paris, Gallimard, 1974, t. VIII, pp. 343-372 [N.d.E.1])
 4. *Le Gai Savoir*, § 265 et § 110.

toire, l'histoire d'une erreur qui a nom vérité? La vérité et son règne originaire ont eu leur histoire dans l'histoire. À peine en sortons-nous < à l'heure de l'ombre la plus courte >, quand la lumière ne semble plus venir du fond du ciel et des premiers moments du jour.

Faire la généalogie des valeurs, de la morale, de l'ascétisme, de la connaissance ne sera donc jamais partir à la quête de leur « origine », en négligeant comme inaccessibles tous les épisodes de l'histoire; ce sera au contraire s'attarder aux méticulosités et aux hasards des commencements; prêter une attention scrupuleuse à leur dérisoire méchanceté; s'attarder à les voir surgir, masques enfin baissés, avec le visage de l'autre; ne pas avoir de pudeur à aller les chercher là où ils sont — en « fouillant les bas-fonds »; leur laisser le temps de remonter du labyrinthe où nulle vérité ne les a jamais tenus sous sa garde. Le généalogiste a besoin de l'histoire pour conjurer la chimère de l'origine, un peu comme le bon philosophe a besoin du médecin pour conjurer l'ombre de l'âme. Il faut savoir reconnaître les événements de l'histoire, ses secousses, ses surprises, les chancelantes victoires, les défaites mal digérées, qui rendent compte des commencements, des aravismes et des hérédités: comme il faut savoir diagnostiquer les maladies du corps, les états de faiblesse et d'énergie, ses fêlures et ses résistances pour juger de ce qu'est un discours philosophique. L'histoire, avec ses intensités, ses défaillances, ses fureurs secrètes, ses grandes agrations fiévreuses comme ses syncopes, c'est le corps même du devenir. Il faut être métaphysicien pour lui chercher une âme dans l'idéalité lointaine de l'origine.

3) Des termes comme *Entstehung* ou *Herkunft* marquent mieux que *Ursprung* l'objet propre de la généalogie. On les traduit d'ordinaire par « origine », mais il faut essayer de restituer leur utilisation propre.

Herkunft: c'est la souche, la *provenance*; c'est la vieille appartenance à un groupe — celui du sang, celui de la tradition, celui qui se noue entre ceux de même hauteur ou de même bassesse. Souvent, l'analyse de la *Herkunft* met en jeu la race² ou le type social³. Cependant, il ne s'agit pas tellement de retrouver chez un individu, un sentiment ou une idée les caractères génériques qui permettront de l'assimiler à d'autres — et de dire: ceci est grec, ou ceci est

1. La *Céphaluche des îdoles*, « Comment le monde-vérité devient enfin une fable », *Généalogie*, I, § 5.

2. Par exemple, *Le Gai Savoir*, § 135; *Par-delà le bien et le mal*, § 200, 242, 244;

3. *Le Gai Savoir*, § 348-349; *Par-delà...*, § 260.

anglais; mais de repérer toutes les marques subtiles, singulières, sous-individuelles qui peuvent s'entrecroiser en lui et former un réseau difficile à démêler. Loin d'être une catégorie de la ressemblance, une telle origine permet de débrouiller, pour les mettre à part, toutes les marques différentes: les Allemands s'imaginent être arrivés au bout de leur complexité quand ils ont dit qu'ils avaient l'âme double; ils se sont trompés d'un bon chiffre, ou plutôt: ils essaient comme ils peuvent de maîtriser le père-mère de races dont ils sont constitués¹. Là où l'âme prétend s'unifier, là où le Moi s'invente une identité ou une cohérence, le généalogiste part à la recherche du commencement — des commencements innombrables qui laissent ce soupçon de couleur; cette marque presque effacée qui ne saurait tromper un œil un peu historique; l'analyse de la provenance permet de dissocier le Moi et de faire pulluler, aux lieux et places de sa synthèse vide, mille événements maintenant perdus.

La provenance permet aussi de retrouver sous l'aspect unique d'un caractère, ou d'un concept, la prolifération des événements à travers lesquels (grâce auxquels, contre lesquels) ils se sont formés. La généalogie ne prétend pas remonter le temps pour rétablir une grande continuité par-delà la dispersion de l'oubli; sa tâche n'est pas de montrer que le passé est encore là, bien vivant dans le présent, l'animant encore en secret, après avoir imposé à toutes les traverses du parcours une forme dessinée dès le départ. Rien qui ressemblerait à l'évolution d'une espèce, au destin d'un peuple. Suivre la filière complexe de la provenance, c'est au contraire maintenir ce qui s'est passé dans la dispersion qui lui est propre: c'est repérer les accidents, les infimes déviations — ou au contraire les retournements complets —, les erreurs, les fautes d'appréciation, les mauvais calculs qui ont donné naissance à ce qui existe et vaut pour nous; c'est découvrir qu'à la racine de ce que nous connaissons et de ce que nous sommes il n'y a point la vérité et l'être, mais l'extériorité de l'accident². C'est pourquoi sans doute toute origine de la morale, du moment qu'elle n'est pas vénérable — et la *Herkunft* ne l'est jamais —, vaut critique³.

Dangereux héritage que celui qui nous est transmis par une telle provenance. Nietzsche, à plusieurs reprises, associe les termes de *Herkunft* et d'*Erbschaft*. Mais qu'on ne s'y trompe pas; cet héritage n'est point un acquis, un avoir qui s'accumule et se solidifie; plutôt, un ensemble de failles, de fissures, de couches hétérogènes qui le

1. *Par-delà...*, § 244.

2. *Généalogie*, III, 17. *Ablentz* du sentiment dépressif.

3. *Le Céphaluche...*, « Raisons de la philosophie ».

rendent instable, et, de l'intérieur ou d'en dessous, menacent le fragile héritier : « L'injustice et l'instabilité dans l'esprit de certains hommes, leur désordre et leur manque de mesure sont les dernières conséquences d'innombrables inexactitudes logiques, de manque de profondeur, de conclusions hâtives, dont leurs ancêtres se sont rendus coupables ! » La recherche de la provenance ne fonde pas, tout au contraire : elle inquiète ce qu'on percevait immobile, elle fragmente ce qu'on pensait uni; elle montre l'hétérogénéité de ce qu'on imaginait conforme à soi-même. Quelle conviction y résisterait? Bien plus, quel savoir? Faisons un peu l'analyse généalogique des savants — de celui qui collectionne les faits et en tient soigneusement registre, ou de celui qui démontre et réfute; leur *Herkunft* déclèrera vite les paperasses du greffier, ou les plaidoiries de l'avocat — leur père ? — dans leur attention apparemment désintéressée, dans leur < pur > attachement à l'objectivité.

Enfin, la provenance tient au corps ? Elle s'inscrit dans le système nerveux, dans l'humeur, dans l'appareil digestif. Mauvaise respiration, mauvaise alimentation, corps débile et affaibli de ceux dont les ancêtres ont commis des erreurs; que les pères prennent les effets pour les causes, croient à la réalité de l'au-delà ou posent la valeur de l'éternel, et c'est le corps des enfants qui en pâtit. Lâcheté, hypocrisie — simples rejets de l'erreur, non pas au sens sociatrique, non parce qu'il faut se tromper pour être méchant, non point parce qu'on s'est détourné de l'originnaire vérité, mais parce que c'est le corps qui porte, dans sa vie et sa mort, dans sa force et sa faiblesse, la sanction de toute vérité et de toute erreur, comme il en porte aussi, et inversement, l'origine —, provenance. Pourquoi les hommes ont-ils inventé la vie contemplative? Pourquoi ont-ils prêté à ce genre d'existence une valeur suprême? Pourquoi ont-ils accordé vérité absolue aux imaginations qu'on y forme? « Pendant les époques barbares [...] si la vigueur de l'individu se relâche, s'il se sent fatigué ou malade, mélancolique ou rassasié et par conséquent d'une façon temporaire sans desirs et sans appétits, il devient un homme relativement meilleur, c'est-à-dire moins dangereux, et ses idées pessimistes ne se formulent plus que par des paroles et des réflexions. Dans cet état d'esprit, il deviendra penseur et annonciateur, ou bien son imagination développera ses superstitious »⁴. Le corps — et tout ce qui tient au corps, l'alimentation, le climat, le

sol —, c'est le lieu de la *Herkunft* : sur le corps, on trouve le stigmate des événements passés, tout comme de lui naissent les desirs, les défaillances, et les erreurs; en lui aussi ils se nouent et soudain s'expriment, mais en lui aussi ils se dénouent, entrent en lutte, s'effacent les uns les autres et poursuivent leur insurmontable conflit.

Le corps : surface d'inscription des événements (alors que le langage les marque et les idées les dissolvent), lieu de dissociation du Moi (auquel il essaie de prêter la chimère d'une unité substantielle), volume en perpétuel effritement. La généalogie, comme analyse de la provenance, est donc à l'articulation du corps et de l'histoire. Elle doit montrer le corps tout imprimé d'histoire, et l'histoire ruinant le corps.

4) *Entstehung* désigne plutôt l'*émergence*, le point de surgissement. C'est le principe et la loi singulière d'une apparition. De même qu'on incline trop souvent à chercher la provenance dans une continuité sans interruption, on aurait tort de rendre compte de l'émergence par le terme final. Comme si l'œil était apparu, depuis le fond des temps, pour la contemplation, comme si le châtiment avait toujours été destiné à faire exemple. Ces fins, apparemment dernières, ne sont rien de plus que l'actuel épisode d'une série d'asservissements : l'œil fut d'abord asservi à la chasse et à la guerre; le châtiment fut tout à tour soumis au besoin de se venger, d'exclure l'agresseur, de se libérer à l'égard de la victime, d'effrayer les autres. Plaçant le présent à l'origine, la métaphysique fait croire au travail obscur d'une destination qui chercherait à se faire jour dès le premier moment. La généalogie, elle, rétablit les divers systèmes d'asservissement : non point la puissance anticipatrice d'un sens, mais le jeu hasardeux des dominations.

L'émergence se produit toujours dans un certain état des forces. L'analyse de l'*Entstehung* doit en montrer le jeu, la manière dont elles luttent les unes contre les autres, ou le combat qu'elles mènent en face des circonstances adverses, ou encore la tentative qu'elles font — se divisant contre elles-mêmes — pour échapper à la dégénérescence et reprendre vigueur à partir de leur propre affaiblissement. Par exemple, l'émergence d'une espèce (animale ou humaine) et sa solidité sont assurées « par un long combat contre des conditions constamment et essentiellement défavorables ». En effet, < l'espèce a besoin de l'espèce, en tant qu'espèce, comme de quelque chose qui, grâce à sa dureté, à son uniformité, à la simplicité de sa forme peut s'imposer et se rendre durable dans la lutte perpé-

1. *Auwe*, § 247.2. *Le Gai Savoir*, § 348-349.3. *Ibid.* : « Der Mensch aus einem Auflassungsstadium... der die Erblichkeit einer vielfältigen Herkunft im Lichte hat » (§ 200).4. *Auwe*, § 42.

nuelle avec les voisins ou les opprimés en révolte ». En revanche, l'émergence des variations individuelles se produit dans un autre état des forces, lorsque l'espèce a triomphé, que le danger extérieur ne la menace plus et que se déploie la lutte « des égoïsmes tournés les uns contre les autres, qui éclatent en quelque sorte, luttent ensemble pour le soleil et la lumière »¹. Il arrive aussi que la force lute contre elle-même : et pas seulement dans l'ivresse d'un excès qui lui permet de se partager, mais dans le moment où elle s'affaiblit. Contre sa lassitude, elle réagit, prélevant sa force sur cette lassitude même qui ne cesse alors de croître, et se retournant vers elle pour l'abatte plus encore, elle va lui imposer limites, supplices et macérations, l'affaiblir d'une haute valeur morale et ainsi à son tour elle va reprendre vigueur. Tel est le mouvement par lequel naît l'idéal ascétique « dans l'instinct d'une vie dégénérescente qui... lutte pour l'existence »²; tel aussi le mouvement par lequel la Réforme est née, là où précisément l'Église était le moins corrompue³; dans l'Allemagne du XVI^e siècle, le catholicisme avait encore assez de force pour se retourner contre lui-même, châtier son propre corps et sa propre histoire, et se spiritualiser dans une pure religion de la conscience.

L'émergence, c'est donc l'entrée en scène des forces; c'est leur irruption, le bond par lequel elles sautent de la coulisse sur le théâtre, chacune avec la vigueur, la jeunesse qui est la sienne. Ce que Nietzsche appelle l'*Entstehungsbond*⁴ du concept de bon, ce n'est exactement ni l'énergie des forts ni la réaction des faibles; mais bien cette scène où ils se distribuent les uns en face des autres, les uns au-dessus des autres; c'est l'espace qui les répare et se creuse entre eux, le vide à travers lequel ils échangent leurs menaces et leurs mots. Alors que la provenance désigne la qualité d'un instinct, son degré ou sa défaillance, et la marque qu'il laisse dans un corps, l'émergence désigne un lieu d'affrontement; encore faut-il se garder de l'imaginer comme un champ clos où se déroulerait une lutte, un plan où les adversaires seraient à égalité; c'est plutôt — l'exemple des bons et des mauvais le prouve — un « non-lieu », une pure distance, le fait que les adversaires n'appartiennent pas au même espace. Nul n'est donc responsable d'une émergence, nul ne peut s'en faire gloire; elle se produit toujours dans l'histoire.

En un sens, la pièce jouée sur ce théâtre sans lieu est toujours la

1. *Parabola...*, § 262.

2. *Généalogie*, III, 13.

3. *Le Gai Savoir*, § 148. C'est aussi à une antémie de la volonté qu'il faut attribuer l'Entstehung au bouddhisme et au christianisme, § 347.

4. *Généalogie*, I, 2.

même : c'est celle que répètent indéfiniment les dominateurs et les dominés. Que des hommes dominent d'autres hommes, et c'est ainsi que naît la différenciation des valeurs¹; que des classes dominent d'autres classes, et c'est ainsi que naît l'idée de liberté²; que des hommes s'emparent des choses dont ils ont besoin pour vivre, qu'ils leur imposent une durée qu'elles n'ont pas, ou qu'ils les assimilent de force, et c'est la naissance de la logique³. Le rapport de domination n'est pas plus un « rapport » que le lieu où elle s'exerce n'est un lieu. Et c'est pour cela précisément qu'en chaque moment de l'histoire elle se fixe dans un rituel; elle impose des obligations et des droits; elle construit de soigneuses procédures. Elle établit des marques, grave des souvenirs dans les choses et jusque dans les corps; elle se fait comprable des dettes. Univers de règles qui n'est point destiné à adoucir, mais au contraire à satisfaire la violence. On aurait tort de croire, selon le schéma traditionnel, que la guerre générale, s'épuisant dans ses propres contradictions, finit par renoncer à la violence et accepte de se supprimer elle-même dans les lois de la paix civile. La règle, c'est le plaisir calculé de l'acharnement, c'est le sang promis. Elle permet de relancer sans cesse le jeu de la domination; elle met en scène une violence mériticulairement répétée. Le désir de paix, la douceur du compromis, l'acceptation tacite de la loi, loin d'être la grande conversion morale ou l'utile calcul qui ont donné naissance à la règle, n'en sont que le résultat et à vrai dire la perversion : « Faute, conscience, devoir ont leur foyer d'émergence dans le droit d'obligation; et à ses débuts comme tout ce qui est grand sur la terre, il a été arrosé de sang »⁴. L'humanité ne progresse pas lentement de combat en combat jusqu'à une réciprocité universelle, où les règles se substitueront, pour toujours, à la guerre; elle installe chacune de ces violences dans un système de règles, et va ainsi de domination en domination.

Et c'est la règle justement qui permet que violence soit faite à la violence, et qu'une autre domination puisse plier ceux-là mêmes qui dominent. En elles-mêmes, les règles sont vides, violentes, non finalisées; elles sont faites pour servir à ceci ou à cela; elles peuvent êtreployées au gré de tel ou tel. Le grand jeu de l'histoire, c'est à qui s'emparera des règles, qui prendra la place de ceux qui les utilisaient, qui se déguisera pour les pervertir, les utilisera à contresens et les retournera contre ceux qui les avaient imposées; qui, s'introduit-

1. *Parabola...*, § 260. Cf. aussi *Généalogie*, II, 12.

2. *Le Voyageur et son ombre*, § 9. Cf. aussi *Diris et écrits*, § 202.

3. *Le Gai Savoir*, § 111.

4. *Généalogie*, II, 6.

sant dans le complexe appareil, le fera fonctionner de telle sorte que les dominateurs se trouveront dominés par leurs propres règles. Les différentes émergences qu'on peut repérer ne sont pas les figures successives d'une même signification; ce sont autant d'effets de substitutions, de déplacements et de déplacements, de conquêtes déguisées, de retournements systématiques. Si interpréter, c'était mettre lentement en lumière une signification enfouie dans l'origine, seule la métaphysique pourrait interpréter le devenir de l'humanité. Mais si interpréter, c'est s'emparer, par violence ou subreption, d'un système de règles qui n'a pas en soi de signification essentielle, et lui imposer une direction, le ployer à une volonté nouvelle, le faire entrer dans un autre jeu et le soumettre à des règles secondes, alors le devenir de l'humanité est une série d'interprétations. Et la généalogie doit en être l'histoire: histoire des morales, des idéaux, des concepts métaphysiques, histoire du concept de liberté ou de la vie ascétique, comme émergences d'interprétations différentes. Il s'agit de les faire apparaître comme des événements au théâtre des procédures.

5) Quels sont les rapports entre la généalogie définie comme recherche de la *Herkunft* et de l'*Entstehung* et ce qu'on appelle d'ordinaire l'histoire? On connaît les apostrophes célèbres de Nietzsche contre l'histoire, et il faudrait y revenir tout à l'heure. Pourtant, la généalogie est désignée parfois comme *wirkliche Historie*; à plusieurs reprises, elle est caractérisée par l'« esprit » ou le « sens historique »¹. En fait ce que Nietzsche n'a pas cessé de critiquer depuis la seconde des *Unterrichtsaufsätze*, c'est cette forme d'histoire qui réintroduit (et suppose toujours) le point de vue supra-historique: une histoire qui aurait pour fonction de recueillir, dans une totalité bien refermée sur soi, la diversité enfin réduite du temps; une histoire qui nous permettrait de nous reconnaître partout et de donner à tous les déplacements passés la forme de la réconciliation; une histoire qui jetterait sur ce qui est derrière elle un regard de fin du monde. Cette histoire des historiens se donne un point d'appui hors du temps; elle prétend tout juger selon une objectivité d'apocalypse; mais c'est qu'elle a supprimé une vérité éternelle, une âme qui ne meurt pas, une conscience toujours identique à soi. Si le sens historique se laisse gagner par le point de vue supra-historique, alors la métaphysique peut le reprendre à son compte et, en le fixant sous les espèces d'une science objective, lui imposer son propre « égypticisme ». En revanche, le sens historique échappera à la méta-

1. *Généalogie*, avant-propos, § 7; et I, 2. *Par-delà...*, § 224.

physique pour devenir l'instrument privilégié de la généalogie s'il ne se repère sur aucun absolu. Il ne doit être que cette acuité d'un regard qui distingue, répartit, disperse, laisse jouer les écarts et les marges — une sorte de regard dissociant capable de se dissocier lui-même et d'effacer l'unité de cet être humain qui est supposé le porter souverainement vers son passé.

Le sens historique, et c'est en cela qu'il pratique la *wirkliche Historie*, réintroduit dans le devenir tout ce qu'on avait cru immoral chez l'homme. Nous croyons à la pérennité des sentiments? Mais tous, et ceux-là surtout qui nous paraissent les plus nobles et les plus désintéressés, ont une histoire. Nous croyons à la sourde constance des instincts, et nous imaginons qu'ils sont toujours à l'œuvre, ici et là, maintenant comme autrefois. Mais le savoir historique n'a pas de mal à les mettre en pièces, à montrer leurs avatars, à repérer leurs moments de force et de faiblesse, à identifier leurs régnes alternants, à saisir leur lente élaboration et les mouvements par lesquels, se retournant contre eux-mêmes, ils peuvent s'acharner à leur propre destruction¹. Nous pensons en tout cas que le corps, lui, n'a d'autres lois que celle de sa physiologie et qu'il échappe à l'histoire. Erreur à nouveau; il est pris dans une série de régimes qui le façonnent; il est rompu à des rythmes de travail, de repos et de fêtes; il est intoxiqué par des poisons — nourritures ou valeurs, habitudes alimentaires et lois morales tout ensemble; il se bâtit des résistances². L'histoire « effective » se distingue de celle des historiens en ce qu'elle ne s'appuie sur aucune constance: rien en l'homme — pas même son corps — n'est assez fixe pour comprendre les autres hommes et se reconnaître en eux. Tout ce à quoi on s'adosse pour se retourner vers l'histoire et la saisir dans sa totalité, tout ce qui permet de la retracer comme un patient mouvement continu, tout cela, il s'agit systématiquement de le briser. Il faut mettre en morceaux ce qui permettrait le jeu consolant des reconnaissances. Savoir, même dans l'ordre historique, ne signifie pas « retrouver », et surtout pas « nous retrouver ». L'histoire sera « effective » dans la mesure où elle introduira le discontinu dans notre être même. Elle divisera nos sentiments; elle dramatisera nos instincts; elle multipliera notre corps et l'opposera à lui-même. Elle ne laissera rien au-dessous de soi, qui aurait la stabilité rassurante de la vie ou de la nature; elle ne se laissera porter par aucun entêtement muet, vers une fin millénaire. Elle creusera ce sur quoi on aime à la faire reposer, et s'acharnera contre sa prétendue continuité.

1. *La Gai Savoir*, § 7.

2. *Ibid.*

C'est que le savoir n'est pas fait pour comprendre, il est fait pour trancher.

On peut saisir, à partir de là, les traits propres au sens historique, tel que Nietzsche l'entend, et qui oppose à l'histoire traditionnelle la *virtuelle Histoire*. Celle-ci intervient le rapport établi d'ordinaire entre l'irruption de l'événement et la nécessité continue. Il y a toute une tradition de l'histoire (théologique ou rationaliste) qui tend à dissoudre l'événement singulier dans une continuité idéale — mondialement téléologique ou enchaînement naturel. L'histoire < effective > fait resurgir l'événement dans ce qu'il peut avoir d'unique et d'aigu. Événement : il faut entendre par là non pas une décision, un traité, un règne, ou une bataille, mais un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se défend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée, masquée. Les forces qui sont en jeu dans l'histoire n'obéissent ni à une destination ni à une mécanique, mais bien au hasard de la lutte¹. Elles ne se manifestent pas comme les formes successives d'une intention primordiale; elles ne prennent pas non plus l'allure d'un résultat. Elles apparaissent toujours dans l'aléa singulier de l'événement. À l'inverse du monde chrétien, universellement tissé par l'araignée divine, à la différence du monde grec partagé entre le règne de la volonté et celui de la grande bêtise cosmique, le monde de l'histoire effective ne connaît qu'un seul royaume, où il n'y a ni providence ni cause finale, mais seulement < la main de fer de la nécessité qui secoue le cornet du hasard >². Encore ne faut-il pas comprendre ce hasard comme un simple tirage au sort, mais comme le risque toujours relancé de la volonté de puissance qui à toute issue du hasard oppose pour la maîtriser le risque d'un plus grand hasard encore³. Si bien que le monde tel que nous le connaissons n'est pas cette figure, simple en somme, où tous les événements se sont effacés pour que s'accusent peu à peu les traits essentiels, le sens final, la valeur première et dernière; c'est au contraire une myriade d'événements enchevêtrés; il nous paraît aujourd'hui < merveilleusement bariolé, profond, plein de sens >; c'est qu'une < foule d'erreurs et de fantasmies > lui a donné naissance et le peuple encore en secret⁴. Nous croyons que notre présent prend appui sur des intentions profondes, des nécessités stables; nous demandons aux historiens de

1. *Genétalogie*, II, 12.

2. *Avertis*, § 130.

3. *Genétalogie*, II, 12.

4. *Humanité, trop humaine*, § 16.

nous en convaincre. Mais le vrai sens historique reconnaît que nous vivons, sans repères ni coordonnées originaires, dans des myriades d'événements perdus.

Il a aussi le pouvoir d'intervenir le rapport du proche et du lointain tels que les établit l'histoire traditionnelle, dans sa fidélité à l'obédience métaphysique. Celle-ci en effet aime à porter un regard vers les lointains, et les hauteurs; les époques les plus nobles, les formes les plus élevées, les idées les plus abstraites, les individualités les plus pures. Et, pour ce faire, elle essaie d'en approcher au plus près, de se placer au pied de ces sommets, quitte à avoir sur eux la fameuse perspective des grenouilles. L'histoire effective, en revanche, porte ses regards au plus près, sur le corps, le système nerveux, les aliments et la digestion, les énergies; elle fouille les décadences; et si elle affronte les hautes époques, c'est avec le soupçon, non pas rancunier mais joyeux, d'un grouillement barbare et invivable. Elle ne craint pas de regarder en bas. Mais elle regarde de haut, plongeant pour saisir les perspectives, déployer les dispersions et les différences, laisser à chaque chose sa mesure et son intensité. Son mouvement est inverse de celui qu'opèrent subrepticement les historiens : ils feignent de regarder au plus loin d'eux-mêmes, mais, basement, en rampant, ils se rapprochent de ce lointain prometteur (en quoi ils sont comme les métaphysiciens qui ne voient, bien au-dessus du monde, un au-delà que pour se le promettre à titre de récompense); l'histoire effective, elle, regarde au plus près, mais pour s'en arracher brusquement et le ressaisir à distance (regard semblable à celui du médecin qui plonge pour diagnostiquer et dire la différence). Le sens historique est beaucoup plus proche de la médecine que de la philosophie. < Historiquement et physiologiquement >, dir parfois Nietzsche¹. À cela rien d'étonnant, puisque, dans l'idiosyncrasie du philosophe, on trouve aussi bien la dénégation systématique du corps et < le manque de sens historique, la haine contre l'idée du devenir, l'égyptianisme >, l'entêtement à < mettre au commencement ce qui vient à la fin > et à placer < les choses dernières avant les premières >². L'histoire a mieux à faire qu'à être la servante de la philosophie et à raconter la naissance nécessaire de la vérité et de la valeur; elle a à être la connaissance différentielle des énergies et des défaillances, des hauteurs et des effondrements, des poisons et des contrepoisons. Elle a à être la science des remèdes³.

1. *Le Copernic des indiens*, < Filaneries inactuelles >, § 44.

2. *Ibid.*, < La raison dans la philosophie >, § 1 et 4.

3. *Le Voyageur et son ombre*, § 188.